

YVES DUHOUX

Département d'Études grecques, latines et orientales
Louvain-la-NeuveUDC 930.271.,637⁴

LE LINÉAIRE B: UNE STÉNOGRAPHIE DE L'ÂGE DU BRONZE

Abstract: L'écriture linéaire B est antérieure d'au moins six siècles aux plus anciens documents alphabétiques connus en langue grecque (premier quart du VIII^e s.). Elle ne constitue pas un alphabet, mais un syllabaire, où chaque signe phonétique note une syllabe.

Or, le linéaire B n'est pas parfaitement adapté à la notation de la langue grecque. Ses imperfections sont très généralement attribuées à l'influence de l'écriture préhellénique linéaire A, dont le linéaire B est le descendant et qui note une langue préhellénique.

Un examen sans a priori montre que cette idée est indéfendable: sur le seul point que nous puissions vérifier (puisque la langue du linéaire A n'a pas encore été identifiée), à savoir la séparation des mots, le linéaire A est moins perfectionné que le linéaire B.

En réalité, la comparaison des conventions linéaire B avec les règles de la sténographie française contemporaine montre que le linéaire B est une sténographie, à savoir un moyen de noter la parole de manière abrégée et simplifiée.

1. L'écriture linéaire B (= LB) est antérieure d'au moins six siècles aux plus anciens documents connus en alphabet grec (premier quart du VIII^e s.). Sa composante phonétique constitue non pas un alphabet, mais un syllabaire, où chaque signe phonétique note une syllabe.

Ce syllabaire LB est, pour l'essentiel, le continuateur d'une écriture antérieure, le linéaire A (= LA). Le LA note une langue préhellénique¹.

Or, le LB n'est pas parfaitement adapté à la notation de la langue grecque. Ainsi, on y observe:

- 1) une absence de notation spécifique des consonnes suivantes:
 - liquides λ ρ, rendues par la seule série *r-*;
 - occlusives β π φ, rendues par la seule série *p-*;
 - occlusives γ κ χ, rendues par la seule série *k-*;
 - occlusives τ θ, rendues par la seule série *t-*;
 - occlusives γ^w κ^w χ^w, rendues par la seule série *q-*²;

¹ C'est-à-dire antérieure aux premiers textes indiscutablement grecs connus.

² De plus, la série *z-* note des consonnes affriquées ou palatalisées aussi bien sourdes que sonores.

- 2) une absence de notation de la plupart des consonnes finales de mot;
- 3) une notation limitée des groupes consonantiques;
- 4) une absence de notation de la longueur vocalique;
- 5) une absence fréquente de notation du deuxième élément des diphtongues en *i*; etc.³

Il en résulte que, par exemple, *pa-te* note effectivement aussi bien le nom du “père”, πατήρ, que l’adjectif “tous”, πάντες; qu’un mot banal comme le nom de l’“esclave”, *do-e-ro*, pourrait représenter *a priori* les formes suivantes au singulier et au pluriel: δόηελος, δοηέλω, δόηελον, δόηελοι, δοηέλων, δοηέλοισ, δόηελονς. Etc. On a pu compter qu’un signe comme LB *ka* pourrait, en théorie, correspondre à plusieurs dizaines de transcriptions alphabétiques différentes (Chadwick 1972, 144) et qu’une séquence comme *a-ko* pouvait, en théorie, représenter au moins une dizaine de mots grecs différents (Palmer 1969, 27-28).

2. Ces imperfections ont été observées et décrites dès le début du déchiffrement. On a régulièrement trouvé qu’elles constituaient un handicap sérieux à la lecture et à la compréhension des textes par les Mycéniens eux-mêmes. Ainsi, Ventris - Chadwick 1953, 89, dans leur article fondateur, notent que “these omissions must have had a serious effect on intelligibility”⁴. Ce que ne désavoue pas Sampson 1985, 62, 71, 74-75 trente ans plus tard, lorsqu’il considère que le LB est “highly ‘incomplete’⁵” “oddly ill-adapted to the Greek language”, “highly defective” et “exceptionally crude”. Bien entendu, les adversaires du déchiffrement iront plus loin encore: “Under such conditions it is ridiculous to talk of orthography at all. Greek cannot be written in this way; or, it it were, it could not be read” (Beattie 1956, 6).

J’espère montrer que *rien* de tout ceci ne résiste à l’examen, et que le LB n’était vraisemblablement pas plus difficile à écrire ou

³ Pour davantage de détails, voir Duhoux 1985, 41-48.

⁴ Mais ils continuaient leur phrase en disant très justement: “but are not more extreme than the omission of the inflectional vowels from the contemporary West Semitic ‘alphabets’”. Toutefois, quarante ans plus tard, Chadwick 1994, 207 accentue considérablement la difficulté du LB: “le lecteur mycénien devait accomplir tout un travail d’interprétation afin de retrouver des mots intelligibles à partir de ce qu’il déchiffrait sur une tablette. Cela aurait été tout à fait impraticable si le système avait été utilisé dans un but similaire à ce que nous entendons par écrire” - voir aussi § 3.5. Ce qu’il tempère toutefois en reconnaissant que “le système était, sans aucun doute, suffisamment clair pour les scribes mycéniens” (209).

⁵ “Incomplete” se réfère “to the extent to which a script... provides representations for the whole range of units of the relevant level in the language concerned” (Sampson 1985, 36).

à lire pour ceux qui y étaient habitués que ne le sont la plupart des écritures modernes contemporaines. Surtout, je voudrais proposer l'idée que le LB est une écriture de type sténographique: elle ne représente qu'une partie de la chaîne parlée.

3. Les imperfections du LB ont fait l'objet d'interprétations très différentes.

3.1. Les adversaires du déchiffrement ont utilisé la laxité phonétique du LB pour prétendre que n'importe quelle interprétation y était défendable pour n'importe quel texte en raison de la variété impressionnante de valeurs phonétiques combinables entre elles : "Mr. Ventris' rules of spelling have one advantage and only one; they allow him to make something like Greek out of many successions of syllables that would otherwise be thought barbarous" (Beattie 1956, 7).

3.2. Certains partisans du déchiffrement ont parfois opposé la maladresse du LB à la qualité à leurs yeux incomparablement supérieure du syllabaire chypriote classique (= LC). Par exemple, pour Marinatos 1956, 14-15, "manche Konsonanten werden miteinander verwechselt. Von zwei (und anscheinend mehr) Konsonanten innerhalb des Wortes wird nur der eine geschrieben... Manche Silbe in der Mitte des Wortes wird fortgelassen. Endlich werden die Endkonsonanten regelmässig gestrichen. Das ist ungriechisch. Das kyprische Syllabar, das von Griechen geschrieben wurde, begeht diese Fehler nicht" - ceci débouche sur la conclusion que les scribes LB devaient être minoens (§ 3.3).

3.3. Les maladresses du LB ont parfois été attribuées à des scribes minoens. Ainsi, Ventris - Chadwick 1953, 90 parlent déjà de grec "distorted by non-Greek scribes". Ceci sera repris entre autres par Marinatos 1956, 15 : "Es ist klar, dass die Schreiber der knosischen B und auch der mykenischen Tafeln keine Griechen waren; das ungriechische Ohr konnte manche Lautwerte überhaupt nicht vernehmen. ... Es scheint mir zweifelhaft, ob griechische Schreiber je die achäische Sprache geschrieben haben" - et ce serait donc leur méconnaissance du grec qui les aurait amenés à écrire le grec de façon "barbare".

3.4. Les imperfections du LB ont parfois paru à ce point insupportables qu'elles ont tout simplement été niées : on a alors prétendu que le LB notait le grec de façon parfaite, et que ses bizarreries apparentes reflétaient simplement une prononciation radicalement différente de celle des dialectes grecs du premier millénaire. Ainsi, pour Georgiev 1956, "l'orthographe de nos tablettes reflète fidèlement la prononciation" (258), et il parle de "la cohérence qui existe

entre la langue créto-mycénienne et sa notation dans un syllabaire qui lui était bien adapté, parce que les scribes de nos tablettes parlaient grec et étaient Grecs" (182-183). Une variante récente de cette façon de voir est fournie par Schwink 1999, 553, qui prétend que l'indistinction graphique mycénienne dans les occlusives "fits very well into the pattern of functional load in the phonemic system."

3.5. Il y a aussi eu une tendance générale à décrire le LB comme une écriture tellement mauvaise qu'il aurait été impossible de l'employer pour écrire des textes suivis. Ainsi, un partisan du déchiffrement comme Marinatos 1956, 16 a soutenu que "wir haben bis heute keinen Beweis dafür, dass diese Schreiber imstande waren, etwas Abstrakteres, sei auch nur einfachen Brief zu schreiben. Gewiss, es bleibt immer die Möglichkeit offen, dass auch mehr literarische Texte auf Papyrus oder auf anderem vergänglichem Material verfasst waren. Das ist aber mindestens problematisch, weil man sonst die Schrift hätte verbessern müssen, was, auf den Tafeln mindestens, nicht der Fall ist". Ce texte date des premières années après le déchiffrement, mais il est représentatif d'un état d'esprit assez largement répandu - ainsi, dans un ouvrage de référence comme Vilborg 1960, 33-34, lit-on que "a syllabary of the type described... is undoubtedly very awkward for writing a language with the structure of Greek... For a limited purpose, however, as the making of lists and inventories, it may have functioned well enough." On a des opinions répétées de J. Chadwick dans le même sens⁶ et tout récemment Bryce 1999, 259 a été d'avis que "as yet we have no evidence that it [= LB] was used more extensively, for writing letters, recording treaties and rituals, compiling collections of laws, and so on, as in the Near Eastern world. That required a much higher order of reading, writing and compositional skills than those reflected in the Linear B tablets". On peut d'ailleurs trouver des jugements encore plus sévères. Ainsi, pour Kirk 1985, 14, les Mycéniens "could do no better in the way of writing than imitate the most cumbersome features of the hieroglyphic and cuneiform systems in order to develop a syllabary which could never have coped with anything beyond basic documentary uses."

3.6. On a souvent vu dans les imperfections du LB l'influence de la langue du LA. En effet, l'écriture LA, forcément non créée

⁶ Chadwick 1972, 145: "nous n'avons pas de raison de penser que les scribes mycéniens aient jamais eu à rédiger des phrases longues et compliquées"; Chadwick 1994, 207: "le système [LB]... aurait été très difficile à employer pour de la correspondance ou des récits." Noter que Ventris - Chadwick 1953, 89 évoquaient, eux, la possibilité qu'à côté de l'orthographe du LB des tablettes, ait existé une "literary spelling".

pour du grec (§ 1), aurait été fondamentalement inadaptée à la structure de la langue grecque. Ventris - Chadwick 1953, 90 donnent ainsi la première formulation d'une idée qui sera très largement reprise par la suite : "Many of their most baffling features are probably due to Linear B being a script imperfectly adapted to Greek from the conventions of a quite different language". Un ouvrage de référence comme Coulmas 1996, 298 observe que "the imprecise representation of the language suggests that the system had been taken over from another language." Sampson 1985, 71 évoque la possibilité que les défauts du LB pourraient être dus au LA ou à une écriture dont LA et LB dériveraient. Certains adversaires du déchiffrement ont adopté une vue totalement différente. Ils ont complètement exclu que les imperfections du LB aient été dues aux caractéristiques de la langue du LA, étant donné que, selon eux, *aucune langue au monde* ne pourrait être notée au moyen d'une écriture aussi mauvaise : "It is not likely that any other language would have had a sound-system as impoverished or as lop-sided as the system which Mr. Ventris postulates" (Beattie 1956, 6).

4. Toutes ces positions me paraissent indéfendables:

4.1. La laxité des transcriptions LB (§ 3.1) est, bien entendu, réelle. Mais elle s'observe dans toutes les écritures de l'époque - à commencer par le LC (§ 4.2 - et voir § 6-7 pour sa présence *de nos jours* en sténographie française contemporaine).

L'argument selon lequel le déchiffrement du LB ne serait pas démontrable à cause de l'ambiguïté phonétique du LB a, quant à lui, été réfuté d'un point de vue théorique (ainsi, Palmer 1958; Sampson 1985, 75; Treweek 1957). De plus, il a surtout été ruiné par la pratique. En effet, bien des textes LB ont été exhumés après 1953. Or, ils sont largement interprétables d'après les valeurs phonétiques et les règles orthographiques établies *avant* leur découverte, et font l'objet d'un large consensus du monde savant sur leur caractère hellénique. Tout ceci a démontré depuis longtemps que le déchiffrement du LB est valable⁷. Sur le problème des transcriptions du LB, voir aussi § 5.1.

4.2. Les reproches faits au LB ne sont pas non plus soutenable lorsque l'on compare le LB au syllabaire chypriote classique (§ 3.2).

Il existe, c'est vrai, des points où le LC dépasse le LB : légèreté du syllabaire, avec seulement 56 signes dans le syllabaire

⁷ Il faut ajouter que l'explication (puis la publication) des détails de la méthode qu'a suivie M. Ventris dans son déchiffrement a privé de fondement une bonne partie des critiques faites dans les débuts de la mycénologie.

théorique (Masson 1983, 52-53) contre 89 en LB; distinction des liquides et surtout notation de la plupart des consonnes finales de mot. Toutefois, le tableau doit être équilibré par la prise en compte d'autres éléments.

D'une part, le LC partage plusieurs imperfections du LB, comme une notation limitée des groupes consonantiques ou l'absence de graphie de certaines consonnes finales de mot. Le LC aggrave sur certains points les imperfections du LB : indistinction graphique de la totalité des occlusives; absence totale de notation des aspirations. Surtout, le LB dépasse le LC sur un point important : la séparation des mots, qu'il pratique très soigneusement, alors qu'elle est irrégulière en LC.

Il y a cependant intérêt à ne pas se contenter d'une description des systèmes mais à voir comment ils *fonctionnaient* dans la pratique. Pour ce faire, je donne ci-dessous les 20 premiers lexèmes de la table d'Idalion. Le texte est d'abord transcrit en LC, puis translittéré en caractères alphabétiques grecs et enfin traduit (le tout d'après Masson 1983, 236-244). Le sigle | symbolise un diviseur de mots.

o-te | ta-po-to-li-ne-e-ta-li-o-ne | ka-te-wo-ro-ko-ne-ma-to-i | ka-se-ke-ti-e-we-se | i-to-i | pi-lo-ku-po-ro-ne-we-te-i-to-o-na-sa-ko-ra-u | pa-si-le-u-se | sa-ta-si-ku-po-ro-se | ka-se-a-po-to-li-se | e-ta-li-e-we-se...

“Οτε τὰ(ν) πτόλιν Ἐδάλιον κατέφοργον Μᾶδοι κὰς Κετιήφες ἰ(ν) τῶι Φιλοκύπρων Φέτει τῶ Ὄνασαγόρου, βασιλεὺς Στασίκυπρος κὰς ἄ πτόλις Ἐδαλιήφες...

“Alors que les Mèdes et les gens de Kition assiégeaient la ville d'Idalion, en l'année de Philokypros, fils d'Onasagoras, le roi Stasikypros et les gens d'Idalion...”

Observer :

- la *scriptio continua* mettant en jeu 16 mots répartis en six séquences⁸: τὰ(ν)πτόλινεδάλιον – κατέφοργονμᾶδοι – κάσκετιήφες – ἰ(ν)τῶι – Φιλοκύπρωνφέτειτῶονασαγόρου – κάσᾶπτόλις;
- les signes à notation approximative des consonnes: 8 *k-*, 6 *p-*, 13 *t-*;
- les consonnes non notées : 2 *v* finaux de mots;
- les voyelles “mortes” : 17.







Au total (et en ne tenant pas compte de l'absence de notation : de la longueur des voyelles, de l'aspiration, et, bien entendu, des




⁸ Sur les habitudes du LC pour la notation des proclitiques, voir Masson 1983, 68-70, qui observe que l’“on trouve souvent un diviseur entre l'article et le nom” dans certaines conditions qu'il définit.

accents), les 20 lexèmes en cause ont entraîné 62 approximations dans la graphie.


À titre de comparaison, je prends les 20 premiers lexèmes LB dans la tablette PY Ta 641. On en trouvera d'abord la translittération (d'après Bennett - Olivier 1973 - 1976), puis la transcription alphabétique grecque, et enfin la traduction. Les fac-similés des vases sont repris à Vandenaabeele - Olivier 1979, pl. CXXI-CXXII, CXXIV; la virgule symbolise un diviseur de mots.


- .1a , *ke-re-a₂* *201^d VAS[1]
 .1b *ti-ri-po-de* , *a₃-ke-u* , *ke-re-si-jo* , *we-ke* *201^b VAS 2
ti-ri-po , *e-me* , *po-de* , *o-wo-we* *201^c VAS 1 *ti-ri-po* ,
ke-re-si-jo , *we-ke* , *a-pu* , *ke-ka-u-me-ηο*[]
 .2 *qe-to* *203^{VAS} 3 *di-pa* , *me-zo-e* , *qe-to-ro-we* *202^a VAS 1 *di-*
pa-e , *me-zo-e* , *ti-ri-o-we-e* *202^b VAS 2 *di-pa* , *me-wi-jo*...


- .1 – Τρίποδε αἰγεύς (?), ΚρησιοΦεργής  2.
 – τρίπῳς ἐμεῖ ποδεῖ, οἰΦῶΦης (?)  1.
 – τρίπῳς ΚρησιοΦεργής, ἀπυκεκαυμένῳζ[] σκέλεθα  [1];
 .2 – κ^Wέθοι  3.
 – δίπας μέζοηε κ^WετρῶΦεζ  1.
 – δίπαηε μέζοηε τριῶΦεηε  2.
 – δίπας μείΦιος ...

- “1 – Deux chaudrons à trois pieds, de type “chèvre”⁹ (?), travail crétois : 2  ;
 – chaudron à trois pieds, avec un seul pied, à une anse (?) :
 1  ;
 – chaudron à trois pieds, travail crétois, pieds entièrement consumés : [1]  ;

⁹ L'interprétation de *a₃-ke-u* est délicate. Dans l'hypothèse d'une lecture αἰγεύς (?), les données archéologiques rendent difficile une ressemblance naturaliste avec une “chèvre” et il paraît plus plausible de penser que les anses du chaudron étaient de type double (Vandenaabeele - Olivier 1979, 233 et 229-230, avec la fig. 156). Dans cette perspective, je me demande si αἰγεύς (?) ne pourrait pas être la désignation d'un type d'anses dont la forme, sans *représenter* une chèvre, en *évoquait* la tête aux yeux des Mycéniens.

.2 – jarres : 3  ;

– vase de grand format à quatre anses : 1  ;

– deux vases de grand format à trois anses : 2  ;

– vase de petit format..."

Observer :

a) la *scriptio disjuncta* dans Κρησιο Φεργής (2 exemples) et dans άπυ κεκαυμένοϛ[;

b) les phonèmes non notés : 5 ι (deuxièmes éléments de diph-tongue), 2 ρ (dans un groupe consonantique), 11 -ς finaux de mots et 1 σ (dans un groupe consonantique);

c) les signes à notation approximative des consonnes : 8 k-, 8 p-, 2 q-, 8 r-, 6 t-, 2 z-;

d) les voyelles "mortes" : 7.

Au total, et en ne tenant pas compte de l'absence de notation de la longueur des voyelles, de l'aspiration¹⁰, et des accents¹¹, les 20 lexèmes LB en cause ont entraîné 63 approximations dans la graphie.

Le tableau ci-dessous permet de comparer les données du LB à celles du LC.

Écriture	Nombre d'approximations	Nombre de mots
Linéaire B	63	20
Syllabaire chypriote classique	62	20

Il est manifeste que l'idée d'un LC incomparablement meilleur que le LB pour noter le grec n'est *pas* étayée par les faits. En réalité, les deux écritures se situent globalement au même niveau - alors que l'échantillon LB est sept cents ans plus ancien que le texte LC examiné....

4.3. L'idée que les scribes LB aient été des Minoens (§ 3.3) est certainement défendable pour le début de l'existence du LB, lorsqu'il a été créé à partir du LA : il a nécessairement fallu qu'au

¹⁰ Qui est pourtant notée spécifiquement dans LB *ke-re-a₂*, σκέλεηα.

¹¹ Je n'ai pas non plus pris en compte des lapsus *syntaxiques* du scribe (singuliers *a₃-ke-u* et *ke-re-si-jo*, *we-ke* au lieu de duels; duel *me-zo-e* au lieu du singulier).

moins un lettré minoen intervienne. Est-il concevable, à partir de là, que l'écriture mycénienne soit restée un monopole minoen ? Nous avons un indice précis qui pourrait aller en sens contraire. En effet, la création¹², en LB, du signe *dwo*, qui provient de l'accolement de deux signes *wo* (le second étant inversé) suggère que les créateurs de ce signe parlaient grec : car "deux *wo*" se disait précisément "δFω *wo*" en mycénien. Or, on ne voit aucune raison pour laquelle, après avoir appris à écrire LB, les Grecs auraient *diminué* leur participation active à un secteur central de leurs activités à mesure que les scribes se succédaient. De plus, il ne faut pas oublier que l'on situe la création du LB à une époque de loin antérieure à celle des textes les plus anciens conservés. Il y a donc eu plusieurs générations de scribes entre l'émergence du LB et les textes les plus anciens dont on dispose, ceux de Cnossos. Et si l'on prend les tablettes de Pylos, qui pourraient être plus récentes d'environ 150 ans, il devient franchement peu plausible d'imaginer que leurs auteurs aient pu être des Minois. Ce qui va dans le même sens, c'est la correction linguistique générale des textes LB : dans tous les sites et à toutes les époques, leur excellente qualité (compte tenu des erreurs inévitables dans tout texte) semble plaider pour des scribes plutôt mycéniens que minoens¹³. Enfin, et surtout, les autres systèmes graphiques syllabiques méditerranéens de l'époque partagent bon nombre d'imperfections du LB (voir aussi § 5.2), ce qui montre qu'elles ne tiennent pas à la personne ou à la langue des scribes.

4.4. Le caractère "monstrueusement délabré" (Lejeune 1972, 219) à une date incroyablement précoce qu'aurait eu un grec prononcé exactement comme il est écrit en LB (§ 3.4) semble extraordinairement peu plausible, ce qui a fait abandonner l'idée que le mycénien ait été écrit d'une manière phonétiquement fidèle. L'idée que les indistinctions du LB dans les occlusives, bien que ne reflétant pas fidèlement la prononciation, correspondraient fondamentalement au système phonologique mycénien (§ 3.4), si elle était exacte, ne changerait rien à l'existence de lacunes structurelles LB en matière de distinction graphique de ces phonèmes. Mais la thèse elle-même n'est pas défendable, puisque l'un des deux examens auxquels se livre Schwink 1999, celui des labiales, aboutit à "a slight majority of non-aspirate over aspirate" (551-552). Ceci démontre que la série LB *p*- note aussi fréquemment /p/ que /ph/, et est donc fonctionnellement indifférenciée en permanence.

4.5. L'idée que le LB soit une écriture d'une qualité si déplorable qu'il aurait été impossible de l'employer pour écrire de

¹² Car ce signe est inconnu du LA.

¹³ Voir sur tout ceci Ventris - Chadwick 1956, 71-72.

longs textes (§ 3.5) est également inacceptable. L'erreur de cette théorie est démontrée par le LC, qui, bien qu'il ait, fonctionnellement, le même taux d'imperfections que le LB (§ 4.2), n'hésite pas à écrire des textes continus de plusieurs dizaines de lignes de long - la table d'Idalion dont le début a été donné à l'instant (§ 4.2) comporte 39 longues lignes imprimées dans l'édition de Masson 1983, 236-237. Et il s'agit d'un texte suivi, avec préambule historique et détails d'un contrat. Or, le LB a une supériorité éminente sur le LC : sa séparation systématique des mots. Le LC l'emploie, mais sans grande régularité (Masson 1983, 68) - d'où ces séquences où plusieurs mots sont souvent juxtaposés sans solution de continuité. L'alphabet grec ultérieur ne la pratique généralement pas non plus. De ce point de vue, le LB est incomparablement supérieur à un système graphique dont tout le monde chante les louanges (à juste titre). Ce n'est pas tout. Miller 1994 observe, dans une étude sur les écritures anciennes, que le LB mettrait en œuvre au moins implicitement la Hiérarchie de Sonorité. Et il conclut que "syllabaries typically represent *more* linguistic knowledge than alphabets do" (107).

Techniquement, donc, le LB était apte à noter de longs textes. Le problème, c'est que nous n'en avons conservé aucun exemple. Ceci signifie-t-il que de ces longs textes LB n'ont jamais existé ? Nous sommes virtuellement certains du contraire. Car d'autres supports que les tablettes d'argile ont nécessairement dû être utilisés. D'une part, les tablettes font allusion à des données "de l'année précédente" (*pe-ru-si-nu-wo*, $\pi\epsilon\rho\upsilon\sigma\iota\nu\text{F}\acute{o}\varsigma$). Or, on ne les a retrouvées nulle part. Ceci implique nécessairement que, régulièrement, et en tout cas une fois par exercice comptable, les données écrites sur argile étaient recopiées sur matériau léger, périssable (d'où sa disparition lors des destructions des palais)¹⁴. Le style d'écriture sur matériau périssable devait nécessairement être différent de celui mis en œuvre sur l'argile crue des tablettes. Il se fait que nous avons la preuve que ce style particulier a bel et bien existé. En effet, les vases LB inscrits, à caractères non pas gravés, mais *peints*, livrent une série de tracés spécifiques, parfois considérablement différents de ceux des tablettes. Ils fournissent ainsi la preuve qu'il existait une véritable *cursive* mycénienne.

Admettons donc que le LB ait pu être employé pour rédiger de longs documents comptables. A-t-il été utilisé dans *d'autres* buts, et lesquels ? Telle est la question finale à laquelle il faut tenter de répondre. Pour ce faire, il faut prendre en compte deux caractéristiques cruciales des documents LB conservés à ce jour. Il n'en existe

¹⁴ Pour d'autres arguments en ce sens, voir Duhoux 1985, 35-40.

virtuellement aucun qui : (a) soit, au sens strict, non comptable; (b) ait été trouvé en contexte non palatial. Or, en LA, l'écriture dont le LB tire sa source principale et qui était donc son modèle de référence (§ 1), environ un vingtième des textes ne sont pas comptables, et les documents peuvent apparaître *en dehors* des centres administratifs. Ces deux différences montrent que le statut du LB était très particulier. Loin d'être une écriture à emploi libre, utilisable par qui pouvait l'apprendre et dans le but qui lui plaisait, le LB avait un usage strictement restreint en ce qui concerne aussi bien ceux qui l'employaient que les matières concernées. Pour ce qui est des personnes, le LB fait l'effet d'avoir été le monopole des quelques centaines de lettrés qui étaient au service des dynastes mycéniens. Les matières traitées donnent, quant à elles, l'image d'un emploi exclusivement officiel - ceci est suggéré, d'une part, par le contenu des textes effectivement conservés, et, d'autre part, par l'absence totale, à notre connaissance, du moindre graffito LB¹⁵.

Peut-on conclure de là que le LB n'a jamais pu être utilisé pour écrire autre chose que de la comptabilité, qu'il s'agisse de textes fondamentalement courts, sur argile, ou longs, sur matériau périssable? Il s'agit-là d'une position excessive. D'abord, il semblerait très étrange que les scribes se soient *interdit* de rédiger officiellement lettres, annales, traités, etc., c'est-à-dire des documents en rapport étroit et direct avec la gestion des royaumes à laquelle ils travaillaient. De plus, les tablettes KN B 822 et B 988, traitant explicitement de ventes d'esclaves, impliquent l'existence de véritables contrats (Olivier 1987). Ces contrats étaient-ils écrits ou oraux? Nous l'ignorons, bien entendu, mais à partir du moment où ils ont débouché sur les tablettes que nous avons conservées, on ne voit pas de raison sérieuse de douter qu'ils aient pu, eux-mêmes, être écrits. Il existe donc une réelle possibilité que le LB ait pu servir à écrire des documents officiels autres que de la simple comptabilité. En revanche, il me paraît beaucoup moins plausible qu'il ait pu noter des textes véritablement littéraires.

4.6. On accepte très généralement les imperfections du LB comme le résultat de l'héritage du LA : c'est, dit-on, parce que le LA aurait été mis au point pour une langue non hellénique que son écriture fille, le LB, aurait été aussi mal adaptée à noter le grec (§ 3.6). Mais quel est exactement le rôle qu'a joué le LA dans ce phénomène? Tant que cette écriture n'aura pas été déchiffrée et sa langue comprise, nous ne serons bien sûr pas en état de répondre en toute certitude à cette question, puisque nous ignorerons la phonologie du LA. On peut, bien entendu, faire des hypothèses sur les caractéristi-

¹⁵ Ce dernier point a été relevé par Palaima 1987, 503.

ques de la langue du LA à partir du LB, mais il ne s'agit, par définition, que de spéculations. Par exemple, Ventris - Chadwick 1956, 69, parlaient du caractère de syllabe ouverte de tous les syllabogrammes LB connus pour supposer que la langue du LA "may perhaps have resembled the Polynesian type, consisting mainly of open syllables, final consonants being either absent or at least not significant, after the pattern of *hula hula* or *kia ora*, rather than that of κῶψ or Σφίγξ." Que penser d'idées de ce genre ? Il semble certainement possible que certaines caractéristiques du LA aient été adoptées à tort (du point de vue d'une écriture scientifique) par le LB. Mais ce qui me paraît certain, c'est qu'il n'y a pas la moindre raison positive de penser que le LA était, lui, mieux adapté à noter sa langue que ne l'était le LB à noter le grec. Sur un point en tout cas, il est possible de *démontrer* que la situation du LA était *pire* que celle du LB. C'est la séparation des mots, que le LA pratique moins systématiquement que le LB. On peut en effet y trouver de la *scriptio continua*, avec des séquences de taille parfois impressionnante, comme les 19 syllabogrammes consécutifs de KN Z 1316 : LA > B *a-re-ne-si-di-88-pi-ke-pa-ja-su-ra-i-te-ri-me-a-ja-ku*. Ceci confirme que, comme toute écriture humaine non scientifique, l'écriture LA pouvait noter très imparfaitement sa langue - mais fonctionnait néanmoins apparemment fort bien ainsi... Au moins sur ce point précis, le LB a donc été non pas inférieur, mais *supérieur* au LA. Ceci va dans le sens de Sturtevant 1947, 24, selon lequel "it appears that everywhere the chief improvements come at the time when a system of writing is utilized for a new language".

5. Toutes les critiques - non fondées - qui ont été adressées au LB me semblent souffrir d'au moins deux défauts.

5.1. Le premier défaut est une vision anachronique et culturellement déformée des choses. Elle suppose que les scribes mycéniens avaient les mêmes difficultés que les savants modernes qui étudient leurs textes. Cette vue est évidemment totalement insoutenable. D'abord, nous subissons une importante déformation mentale en translittérant le LB : voir ci-dessous. Ensuite, les scribes *vivaient* dans le milieu où les tablettes ont été écrites. Ils disposaient du contexte nécessaire pour les interpréter. De plus, ils en parlaient très probablement la langue (§ 4.3). Enfin, et surtout, ils avaient été soigneusement formés à lire et écrire le LB. On peut en conclure que, pour eux, le LB devait être aussi facile à maîtriser que n'importe quelle écriture moderne pour ceux qui l'ont bien apprise.

Un autre aspect de l'anachronisme et de la déformation culturelle qui faussent l'appréciation du LB tient à nos habitudes de

¹⁶ Texte repris à Raison - Pope 1994.

transcription. Nos translittérations conventionnelles du LB sont indubitablement utiles (et nécessaires), mais elles sont aux antipodes de la manière dont on peut présumer que les Mycéniens interprétaient leur écriture. Pour eux, le signe LB 𐀓 n'était très probablement pas ce que nous, nous transcrivons par *te*. Je pense qu'il devait correspondre, d'emblée, à l'un des éléments suivants :

θε dans θεός (*te-o*)

θη dans θήκη (*te-ke*)

θ dans Πεπιθμένιοι (*pe-pi-te-me-no-jo*),

τε dans τέμενος (*te-me-no*)

τει dans Φανάκτει (*wa-na-ka-te*)










τη dans φυτήρες (*pu₂-te-re*)

τ dans ἀραμοτμένα (*a-ra-ro-mo-te-me-na*), etc¹⁷.

Il n'en va pas autrement dans nos alphabets, dont bien des lettres sont polyvalentes: il est immédiatement évident pour un lecteur francophone que le premier *t* de *ta* position se prononce /t/, mais le second, /s/.

5.2. Le deuxième défaut des critiques injustifiées adressées au LB est une vision étroite des choses, qui tend à isoler le LB de l'ensemble des autres écritures connues à l'époque dans le monde méditerranéen. Comme le dit justement Olivier 1989, 395-397 : "le linéaire B est, quoi qu'on ait pu en dire, un excellent outil pour écrire le grec. Il n'est certes pas aussi bien adapté que l'alphabet, mais il est incomparablement plus souple que les lourds systèmes logosyllabiques égyptien et mésopotamien." Pour apprécier à sa juste valeur le LB, il suffit effectivement de jeter un coup d'oeil sur ce que peut donner par exemple la polyvalence des signes dans des écritures méditerranéennes de l'Âge du Bronze. Je prends un exemple bien connu, celui des cunéiformes akkadiens, dont le tableau ci-dessous se passe de commentaires, et montre que le jugement de Kirk 1985 cité § 3.5 témoigne d'une ignorance étonnante des caractéristiques non seulement du LB, mais aussi des écritures hiéroglyphique et cunéiformes.

¹⁷ En ce sens, Chadwick 1972, 146; Chadwick 1994, 209; Palaima - Sikkenga 1999, 601.

Signes polyvalents	Valeurs phonétiques	Valeurs idéographiques ¹⁸
	<i>aš, ru, dil, ina, rum</i>	<i>aplu</i> , “fils”; <i>Ašur</i> , “nom d’un dieu”; <i>êdu</i> , “un”; <i>nadānu</i> , “donner”
	<i>ir, mir, nita, uru</i>	<i>ardu</i> , “serviteur”; <i>zikaru</i> , “mâle”
	<i>ḥu, bak, pak</i>	<i>iššuru</i> , “oiseau”
	<i>si, su, dar, ṭar, dir</i>	<i>birmu</i> , “bariolé”
	<i>u, tu, ut, par, bir, ḥis, laḥ, liḥ, tam</i>	<i>asû</i> , “sortir”; <i>pisu</i> , “blanc”; <i>ûmu</i> , “jour”
	<i>a, pi, mi, tu, tal</i>	<i>uznu</i> , “oreille”
	<i>pu, ṭul</i>	<i>bûru</i> , “puits”
	<i>qi, kin, qin</i>	<i>šipru</i> , “message”
	<i>ur, taš, lik, tan</i>	<i>kalbu</i> , “chien”

Signes polyvalents cunéiformes akkadiens (d’après Février 1959, 110-111¹⁹)

La polyvalence des signes LB est incomparablement plus simple que les cunéiformes akkadiens : en LB, elle ne met jamais en jeu que des phonèmes *symétriques* et *prévisibles* (occlusive labiale sourde ~ sonore ~ aspirée, etc.), alors que dans les cunéiformes, elle implique une série de valeurs phonétiques souvent sans le moindre rapport perceptible ni prévisible (*aš* ~ *ru* ~ *dil*, etc.).

D’autre part, si l’on compare le nombre de syllabogrammes des deux systèmes, le LB, avec ses 89 signes, l’emporte de loin sur les centaines de signes des cunéiformes.

Enfin, le LB a une pratique extraordinairement cohérente comparée à celle de tous les systèmes non alphabétiques de l’Âge du Bronze pour ce qui est de la sphère d’emploi des idéogrammes et des syllabogrammes. Le LB n’intègre jamais syllabogrammes et idéogrammes en un mot. Il ignore donc le système des “déterminatifs”, idéogrammes utilisés comme classificateurs sémantiques et susceptibles d’être accolés à des mots écrits phonétiquement - ainsi, en

¹⁸ Je définis comme “idéographique”, tout signe rendant un élément pourvu de sens, par opposition aux signes “phonétiques”, rendant des éléments en eux-mêmes dépourvus de sens. Je considère “idéogramme”, “pictogramme” ou “logogramme” comme synonymes.

¹⁹ Autres exemples dans Cohen 1958, 89.

écriture cunéiforme, le déterminatif URU, symbolisant la "ville", accolé au nom de la ville de Ḫattuša écrit phonétiquement: URUḪattuša. Le LB n'enclave non plus jamais un idéogramme dans un énoncé noté phonétiquement. Par exemple, si un numéral figure dans une chaîne de mots écrits phonétiquement, il est lui-même noté par des syllabogrammes. S'il figure après cette séquence, il est rendu par un idéogramme²⁰. Le LB n'ajoute non plus jamais à un mot représenté par un idéogramme un syllabogramme destiné à indiquer sa terminaison, de manière à l'intégrer dans un énoncé - ainsi, en écriture cunéiforme, la finale *-uš* ajoutée à l'idéogramme du "roi", LUGAL : LUGAL-*uš*²¹.

Cela étant dit, il est bien vrai que le LB a des imperfections (§ 1, 4.2), mais il ne faut jamais perdre de vue qu'une bonne part d'entre elles sont inhérentes à toutes les écritures non alphabétiques de l'époque. Comme l'écrit Heubeck 1979, 39: "Die Schreiber von Linear B, die vor die Aufgabe gestellt waren, griechische Wörter mit Hilfe von Zeichen für Vokale und offene Silben wiederzugeben, waren mit der gleichen Schwierigkeit, ja Unmöglichkeit konfrontiert, der alle Schreiber von Silbenschriften vom Typ des mykenischen Linear B gegenüberstehen."

6. Il est temps d'en venir à la sténographie. En quoi consiste-t-elle? C'est une technique permettant d'écrire la parole aussi rapidement qu'elle est prononcée. L'étymologie du terme implique moins la notion d'écriture "rapide" (c'est son synonyme *tachygraphie* qui en est porteur) que celle d'écriture resserrée, rétrécie, concise, ou encore abrégée (στενός, "étroit": Michelot 1959, 5). Il existe de nombreux systèmes sténographiques contemporains. Je me limiterai ici à la sténographie française et reprendrai toutes mes informations à un manuel belge contemporain, Vanleemputten - Colson 1992²².

L'ensemble des caractères sténographiques qui y sont utilisés est de nature soit phonétique (représentant le plus souvent des phonèmes²³), soit idéographique (représentant des mots). Pour arriver à

²⁰ Pour davantage de détails, voir Duhoux 1985, 16-18.

²¹ En revanche, le LB peut ajouter à un idéogramme un syllabogramme donnant le début du nom de son référent, apparemment dans le but d'en rendre l'identification plus explicite. Il s'agit de ligatures du genre de l'idéogramme de l'"amphore", *209^{VAS}, ligaturé à l'abréviation d'ἀμφιφορέυς: *209^{VAS}+A. Ces idéogrammes ne sont jamais enclavés dans un énoncé écrit phonétiquement.

²² Je voudrais remercier M. H. Vanleemputten, qui a bien voulu relire et vérifier la partie sténographique de cet article. Il va sans dire que je suis seul responsable des erreurs qui pourraient y subsister.

²³ Certains caractères phonétiques notent des combinaisons de consonnes non nécessairement juxtaposées dans la chaîne parlée, mais qui le deviennent dans la graphie sténographique. Ainsi, les quatre premières lettres du mot "réaliser" ne seront notées que par un seul signe, à valeur RL (Vanleemputten - Colson 1992, 83).

une notation rapide, le nombre de caractères phonétiques est très réduit: l'alphabet sténographique ne comporte que 17 signes (voir ci-dessous). De plus, ces signes sont extraordinairement simples. Chacun d'entre eux est constitué par un seul trait, qui peut être droit, courbe ou circulaire²⁴.

Une caractéristique essentielle de cette méthode est qu'elle se borne à écrire seulement une faible partie de la chaîne parlée. En fait, elle ne note souvent que le squelette des mots (ou certaines parties de ce squelette...). Toutefois, ces éléments suffisent à reconstituer ultérieurement le corps tout entier des mots. Pour Vanleemputten - Colson 1992, 9, 23, 27, "*E* ne se représente pas... quand plusieurs sons voyelles sont consécutifs, seul le dernier est représenté... S'il est vrai que les sons consonnes facilitent la lecture, la suppression de certains d'entre eux ne présente pas d'inconvénient, la « carcasse consonne » étant suffisante pour permettre une traduction aisée".

Une autre caractéristique de cette méthode est que ses notations sont délibérément ambiguës: "LES CONSONNES SONORES (b - d - g - v - z - j) ne se différencient graphiquement pas des CONSONNES SOURDES (p - t - k - f - s - ch); de même, les VOYELLES ORALES (a - o - eu) ne se différencient pas des VOYELLES NASALES (an, on, un). ... **é, è, in, ien, oin** ne sont pas représentés entre consonnes²⁵" (Vanleemputten - Colson 1992, 9, 11). Il en résulte que, sur les 17 signes de l'alphabet sténographique, il n'y en a pas moins de 12 à valeurs phonétiques multiples.

La longueur des voyelles n'est jamais indiquée et il en va de même pour leurs accents (aigu, grave, circonflexe, tréma) - or, ces accents sont importants dans l'orthographe française. La notation de certains groupes consonantiques est également simplifiée - ainsi, les quatre séquences suivantes de deux consonnes (consécutives ou non) sont toutes notées de la même manière: tp = db = dp = tb (Vanleemputten - Colson 1992, 83).

Cet ensemble de conventions entraîne des ambiguïtés considérables. Par exemple, chacun des membres des trois ensembles de mots suivants est noté de la même manière (Vanleemputten - Colson 1992, 9, 13) :

- au = aux = eau = eaux = haut = hauts = os = aulx = oh!
= ho! etc.
- défi = déficit = devis = dévie
- vite = vide = fites = fuite.

²⁴ Tous ces traits peuvent être différenciés par leur grandeur et/ou par leur place par rapport à la ligne d'écriture, ou encore, le cas échéant, par leur tracé dans l'axe vertical, horizontal ou oblique.

²⁵ Toutefois, en début ou en fin de mot, "*é, è* se différencient de *in, ien, oin*" (Vanleemputten - Colson 1992, 17).

De même, la partie en grasses des mots suivants est rendue par un seul et même signe sténographique (les lettres entre parenthèses ne sont pas notées): t(a)page - d(es)pote (Vanleemputten - Colson 1992, 83).

Pour illustrer à quel point la chaîne parlée peut se trouver amputée par la notation sténographique, je donne ci-dessous l'exemple de phrases françaises écrites: (a) en orthographe courante; (b) en caractères sténographiques (Vanleemputten - Colson 1992, 25, exemple 7); (c) en translittération du texte sténographié, pour laquelle j'ai conventionnellement adopté les transcriptions suivantes (noter que tous ces signes doivent se tracer sur la ligne d'écriture, comme le montre l'exemple b)²⁶:

Signes sténographiques polyvalents	°	- formant angle droit	- formant angle aigu	⤴	↘	⤵	↗	⤶	⤷	○		—	/
Translittération conventionnelle	A	É	<u>IN</u>	<u>EU</u>	F	I	J	K	N	O	P	S	T
Lettres susceptibles d'être représentées par chaque signe	a an oi	é è	in ien oin	eu un	f v	i ui	j ch	k g	n gn	o on	p b	s z x	t d

Signes sténographiques monovalents	⤵	⤴	⤶	/	⤷
Translittération conventionnelle	L	M	<u>OU</u>	R	U
Lettre(s) représentée(s) par chaque signe	l	m	ou	r	u

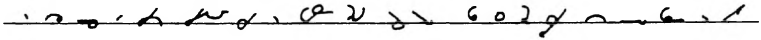
Les idéogrammes sont représentés par des mots encadrés.

(a) Phrases françaises écrites en orthographe courante

“Les lois sont des toiles d’araignée dont les grosses mouches font fi. Quant aux moins dodues, elles s’y cassent les reins.”

²⁶ Les conventions de translittération adoptées ci-dessous (où l'ordre des lettres est repris à Vanleemputten - Colson 1992, 11) ne répondent pas aux usages sténographiques, où l'on ne translittère jamais les signes sténographiques: on les interprète et les transcrit - Vanleemputten - Colson 1992, 27 parlent à ce propos de *traduction* - en orthographe française normale. Sur la déformation qu'introduit cette translittération, voir ci-dessous.

(b) Sténographie de (a) (Vanleemputten - Colson 1992, 25)



(c) Translittération de (b)

LES LA SO DES TAL TARNÉ TO LES KROS
 MOUJ FO FI KA O MIN TOTU, ELLE SI KAS
 LES RIN

Observer que, aux yeux d'un sténographe, ma translittération (avec o rendu par A, etc.) est non seulement totalement inconnue, mais, surtout, n'a pas de sens. Car ce qui existe en sténographie, c'est seulement le signe et ses multiples incarnations phonétiques possibles. L'ambiguïté fait partie intégrante de la notation. C'est le non-sténographe qui, en *sortant* du système par sa translittération, déforme et le transforme en la caricature qu'est A. Pour une application de cette réflexion au LB, voir § 5.1.

7. Le LB et la sténographie ont en commun une caractéristique spécialement frappante: tous deux pratiquent une sous-représentation massive des phonèmes notés, soit en les omettant (absence pure et simple de notation), soit en neutralisant leurs caractères distinctifs (notation de plusieurs phonèmes distincts au moyen d'un seul et même signe ou d'un même groupe de signes).

Étant donné l'abîme de plus de trois mille ans qui sépare ces deux systèmes d'écriture, il est presque incroyable d'observer en sténographie française contemporaine des pratiques comme l'indistinction des sourdes ~ sonores, non seulement pour les occlusives ($b \sim p$, $d \sim t$, $g \sim k$), mais aussi pour les constrictives ($v \sim f$, $z \sim s$, $j \sim ch$), ou l'absence totale de notation de certaines consonnes et voyelles: on a régulièrement l'impression que l'antique LB, avec toutes ses limitations (§ 1), est supérieur à la sténographie contemporaine...

Tout ceci montre que, bien que la sténographie fonctionne au cœur d'une société imprégnée de technologie sophistiquée, elle a avec le LB un point commun essentiel: ils ne notent *pas* avec une scrupuleuse fidélité le ruban sonore du langage réellement parlé. Ils se bornent à écrire les messages de façon telle que, bien que notés seulement approximativement, il soit possible de les reconstituer.

Il y a, bien entendu, des différences entre LB et sténographie. Le LB n'avait probablement pas fait de cette graphie approximative un objectif conscient - contrairement à la sténographie. Une autre différence, c'est que la sténographie cherche à écrire le langage parlé aussi rapidement qu'il est prononcé, alors que le LB ne poursuit pas ce but. Une troisième est que la sténographie française contempo-

raîne a bien sûr une base alphabétique, alors que celle du LB est syllabique. Etc. Mais ces différences me paraissent secondaires par rapport à la caractéristique capitale qui les unit, et qui est que ces deux systèmes ne notent les messages que de façon “rétrécie” (στενός). Le LB est donc une écriture sténographique²⁷.

Sigles

LA	Linéaire A.
LA > B	Lecture des syllabogrammes LA d'après les valeurs phonétiques de leurs homographes LB selon Duhoux 1989, 65-75, 115.
LB	Linéaire B.
LC	Écriture syllabique chypriote classique.

ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

- Beattie, A. J. 1956, Mr. Ventris' Decipherment of the Minoan Linear B Script, *JHS* 76, 1-17.
- Bennett, E. L. - Olivier, J.-P. 1973 - 1976, *The Pylos Tablets Transcribed*, Rome.
- Bryce, Tr. R. 1999, Anatolian Scribes in Mycenaean Greece, *Historia* 48, 257-264.
- Chadwick, J. 1972, *Le déchiffrement du linéaire B*, Paris.
- Chadwick, J. 1994, *Linéaire B et écritures apparentées*, dans Bonfante, L. et al., *La naissance des écritures. Du cunéiforme à l'alphabet*, Paris, 182-251.
- Cohen, M. 1958, *La grande invention de l'écriture et son évolution*, Paris.
- Coulmas, FL. 1996, *The Blackwell Encyclopedia of Writing Systems*, Oxford.
- Duhoux, Y. 1985, *Mycénien et écriture grecque*, dans Morpurgo Davies, A. - Duhoux, Y. (éd.), *Linear B: A 1984 Survey*, Louvain-la-Neuve, 7-74.
- Duhoux, Y. 1989, *Le linéaire A: problèmes de déchiffrement*, dans Duhoux, Y. - Palaima, Th. G. - Bennet, J. (éd.), *Problems in Decipherment*, Louvain-la-Neuve, 59-119.
- Duhoux, Y. 2001, *Du caractère sténographique de toute écriture Graeco-Latina Brunensia (Sborník Prací Filozofické Fakulty Brněnské University)* 6-7 (2001-2002), 91-103.
- Février, J. 1959², *Histoire de l'écriture*, Paris.

²⁷ J'espère montrer ailleurs (Duhoux 2001) qu'il en va de même pour n'importe quelle autre écriture humaine connue. Miller 1994, 26 a déjà pensé, à propos du LB, que “since Linear B also had logograms..., the style evolved was a shorthand to facilitate writing on wet clay.”

- Georgiev, V. I. 1956, La κοινή créto-mycénienne Discussion, dans Lejeune, M. (éd.), *Études Mycéniennes. Actes du Colloque international sur les textes mycéniens (Gif-sur-Yvette, 3-7 avril 1956)*, Paris, 173-188, 258-259.
- Heubeck, A. 1979, *Archaeologia Homerica X. Schrift*, Göttingen.
- Kirk, G. S. 1985, *The Iliad: A Commentary*, I, Cambridge et al.
- Lejeune, M. 1972, *Mémoires de Philologie mycénienne, Troisième série (1964-1968)*, Rome.
- Marinatos, Sp. 1956, Zur Entzifferung der mykenischen Schrift, *Minos* 4, 11-21.
- Masson, O. 1983², *Les Inscriptions chypriotes syllabiques*, Paris.
- Michelot, M. 1959, *Les systèmes sténographiques*, Paris.
- Miller, D. G. 1994, *Ancient Scripts and Phonological Knowledge*, Amsterdam - Philadelphie.
- Olivier, J.-P. 1987, Des extraits de contrats de vente d'esclaves dans les tablettes de Knossos, *Minos* 20-22, 479-498.
- Olivier, J.-P. 1989, *Le linéaire B et son déchiffrement*, dans Treuil, R. et al., *Les civilisations égéennes du Néolithique et de l'Âge du Bronze*, Paris, 394-401.
- Palaima, T. G. 1987, Comments on Mycenaean Literacy, *Minos* 20-22, 499-510.
- Palaima, T. G. - Sikkenga, E. 1999, *Linear A > Linear B*, dans Betancourt, Ph. P. et al. (éd.), *Meletemata. Studies in Aegean Archaeology Presented to Malcom H. Wiener as he enters his 65th Year*, Liège, 599-608.
- Palmer, L. R. 1958, Mr. Ventris and his Critics, *OLZ* 53, 101-117.
- Palmer, L. R. 1969², *The Interpretation of Mycenaean Greek Texts*, Oxford.
- Raison, J. - Pope, M. 194², *Corpus transnuméré du linéaire A*, Louvain-la-Neuve.
- Sampson, G. 1985, *Writing Systems. A linguistic introduction*, Londres et al.
- Schwink, Fr. W. 1999, *The Efficacy of Linear B as a Writing System*, dans Deger-Jalkotzy S. et alii (éd.), *Florent Studia Mycenaea. Akten des X. Internationalen Mykenologischen Colloquiums in Salzburg vom 1.-5. Mai 1995*, Vienne, 549-554.
- Sturtevant, E. H. 1947, *An Introduction to Linguistic Science*, New Haven.
- Treweek, A. P. 1957, *Chain Reaction or House of Cards? An Examination of the Validity of the Ventris Decipherment*, *BICS* 4, 10-26.
- Vandenabeele, Fr. - Olivier, J.-P. 1979, *Les idéogrammes archéologiques du linéaire B*, Paris.
- Vanleemputten, H. - Colson, H. 192⁷, *Méthode unifiée de sténographie Aimé Paris*, Bruxelles.
- Ventris, M. - Chadwick, J. 1953, *Evidence for Greek Dialect in the Mycenaean Archives*, *JHS* 73, 84-103.

Ventris, M. - Chadwick, J. 1956, *Documents in Mycenaean Greek*, Cambridge.

Vilborg, E. 1960, *A Tentative Grammar of Mycenaean Greek*, Göteborg.

RÉSUMÉ

L'écriture linéaire B est antérieure d'au moins six siècles aux plus anciens documents alphabétiques connus en langue grecque (premier quart du VIII^e s.). Elle ne constitue pas un alphabet, mais un syllabaire, où chaque signe phonétique note une syllabe.

Or, le linéaire B n'est pas parfaitement adapté à la notation de la langue grecque. Ses imperfections sont très généralement attribuées à l'influence de l'écriture préhellénique linéaire A, dont le linéaire B est le descendant et qui note une langue préhellénique.

Un examen sans a priori montre que cette idée est indéfendable: sur le seul point que nous puissions vérifier (puisque la langue du linéaire a n'a pas encore été identifiée), à savoir la séparation des mots, le linéaire A est *moins* perfectionné que le linéaire B.

En réalité, la comparaison des conventions linéaire B avec les règles de la sténographie française contemporaine montre que le linéaire B est une sténographie, à savoir un moyen de noter la parole de manière abrégée et simplifiée.